JENS HÄSELER

ENTRE LA FRANCE ET LE BRANDEBOURG LA RÉPUBLIQUE DES LETTRES

Choix et repères de gens de lettres huguenots au XVIIIe siècle

I. Témoignages de voyageurs huguenots en France

À la différence des voyageurs allemands, jeunes seigneurs qui suivent volontiers la tradition du grand tour en parcourant surtout l'Italie, la France et parfois l'Angleterre[1], les Français protestants ne rentrent pas facilement en France après la Révocation de l'édit de Nantes. Ils ont été très nombreux à fuir la persécution religieuse et à s'installer en Suisse, en Angleterre, dans certains États allemands, surtout la Hesse et le Brandebourg-Prusse ainsi qu'aux Pays-Bas, au Danemark et en Suède. Après les dernières vagues d'émigration, donc après les années 1710 et suivantes, la situation s'est calmée à peu près. Ayant abandonné l'espoir d'un retour rapide, ils s'adaptent plus ou moins à la nouvelle patrie. Malgré les craintes des pasteurs et anciens, rares sont les réfugiés ou leurs descendants qui retournent en France en abjurant leur foi[2]. Dans les années 1720[3] le souvenir de la persécution est encore bien vif. Cependant, il y a déjà un nombre de huguenots d'Allemagne qui ne se rendent pas seulement en Suisse pour achever leurs études, ou aux Pays-Bas pour les affaires, mais qui entreprennent des voyages de formation y compris en France. Ce type de pérégrinations est mal étudié jusqu'ici, car il n'obéit pas aux modèles connus de la mobilité notamment nobiliaire mais aussi savante au XVIIIe siècle. Dans le contexte d'une étude sur les rapports des gens de lettres huguenots avec la France et le Brandebourg, les témoignages d'expériences de voyages peuvent être particulièrement instructifs. Ces expériences s'ajoutent, en les modifiant,

[1] Illustré dernièrement par le répertoire: Joachim REES, Winfried SIEBERS, Erfahrungsraum Europa. Reisen politischer Funktionsträger des Alten Reichs 1750–1800. Ein kommentiertes Verzeichnis handschriftlicher Quellen, Berlin 2005.

[2] Eckart BIRNSTIEL, Le retour des Huguenots du Refuge en France, de la Révocation à la Révolution, dans: Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français 135 (1989) p. 763–790.

[3] En témoigne la réponse des rédacteurs de la »Bibliothèque germanique« à la critique du »Journal des savants«, voir Bibliothèque germanique (février 1721), p. 188.

aux souvenirs des fondateurs des colonies de réfugiés et éclaircissent les prises de position des huguenots jusqu'au milieu du XVIIIe siècle.

Le premier exemple choisi est celui du voyage littéraire entrepris par Charles Étienne Jordan (1700–1745)[4] en 1733. Jordan est un fils de réfugiés, né à Berlin, élevé à Berlin et à Magdebourg. Il fait ses études de théologie à Genève, Lausanne et Berlin et obtient en 1725 un poste de pasteur à Potzlow, puis à Prenzlau dans la Marche Ukraine. Sa grande passion c'est l'histoire littéraire et savante, la philosophie et l'érudition. À Berlin il fait partie d'un petit cercle de disciples du bénédictin converti Mathurin Veyssière La Croze dont il rédigera plus tard la biographie[5]. À la mort de son père, marchand de quincaillerie d'abord, ensuite joaillier et fondateur de la célèbre maison des joailliers de la cour de Prusse (plus tard Jordan et Lautier), Charles Étienne Jordan emploie une partie de son héritage pour entreprendre un périple qui le mène à travers l'Allemagne, la France, l'Angleterre et les Pays-Bas. À première vue, un itinéraire presque classique auquel ne manque que le Sud. C'est un voyage de six mois entrepris dans la belle saison de l'année 1733. Jordan suit les traces d'autres voyageurs, dont Béat Louis de Muralt et de l'Allemand Nemeitz, de Juste Zinzerling, de Wallin, etc. dont les récits sont communément utilisés par les Français d'Allemagne. Il se propose surtout de voir les savants et les bibliothèques et d'étendre sa connaissance d'éditions rares. L'»Histoire d'un voyage littéraire«[6] qu'il publie tout de suite après son retour, témoigne de ses impressions et de sa manière de voir les choses et nous renseigne sur les expériences d'un réfugié qui découvre Paris. Contrairement à ce que l'énumération des pays parcourus laisse croire, il s'agit surtout d'un voyage de France, voir du voyage de Paris. La description du séjour parisien de presque trois mois occupe au-delà de la moitié du récit. C'est un mélange d'informations pratiques, d'impressions, de jugements et de détails d'histoire littéraire. Malgré le respect des lois du genre, le texte nous permet de suivre un jeune théologien protestant à la découverte de la ville-modèle: *J'arrivai à Paris le 20 mai. Nous entrâmes par la Porte de St. Martin. Un étranger qui entre dans cette ville, et qui se trouve au milieu de ce bruyant Tumulte, en est comme étourdi*, constate-t-il d'emblée pour faire voir qu'il s'agit d'une grande ville qui n'a pas d'égal. Au lieu de la comparer aux villes visitées auparavant comme Leipzig, Francfort-sur-le-Main et Strasbourg, à ses yeux, seule la référence classique permet

[4] Pour le détail de la biographie, voir Jens HÄSELER, Ein Wanderer zwischen den Welten. Charles Étienne Jordan (1700–1745), Sigmaringen 1993 (Beihefte der Francia, 28).

[5] Histoire de la vie et des ouvrages de Mr. La Croze, avec des remarques de cet auteur sur divers sujets, Amsterdam 1741.

[6] Charles Étienne JORDAN, Histoire d'un voyage littéraire fait en 1733 en France, en Angleterre et en Hollande, avec un Discours préliminaire de M. La Croze touchant le Système étonnant et les Athei detecti, du père Hardouin; et une Lettre fort curieuse concernant les prétendus Miracles de l'Abbé Paris, et les convulsions risibles du Chevalier Folard, La Haye ²1736.

d'exprimer l'importance de cette capitale. Il cite le 130e sonnet des »Regrets« de Joachim Du Bellay:

semblable à la Grand'Mer / Est ce Paris sans pair, où l'on voit abymer / Tout ce qui là-dedans de toutes parts abonde / Paris est en savoir une Grèce seconde; / Une Rome en grandeur, Paris on peult nommer / Une Asie en richesse on le peult estimer, / En rares nouveautés, une Afrique second / etc.

Voilà donc Paris – capitale modèle dans les yeux d'un jeune voyageur protestant. L'admiration pour la richesse de la ville, les amusements qui lui étaient inconnus jusque-là, comme l'opéra, les théâtres, etc., tout cela ne signifie nullement qu'il renonce à la critique. Il est étonné de voir le faste des cérémonies religieuses et il est surpris des croyances populaires: *Les gens un peu éclairés, parmi les Catholiques, ont une Religion bien différente de celle du Peuple, qui est toujours chargée de Petitesses Superstitieuses*, constate-t-il en résumant ses impressions divergentes[7]. Sa critique du fanatisme religieux prend la forme d'une longue »Lettre sur les convulsionnaires de Paris et sur le chevalier Folard«, où il met en relief le tort que la croyance aux miracles fait à la vraie religion. Mais ce n'est pas là le plus important pour notre visiteur. Il parcourt toutes les bibliothèques, fréquente les bouquinistes et surtout les savants. Il est partout parfaitement bien accueilli, soit chez Fontenelle, chez les pères Nicéron et Montfaucon, Étienne de Fourmont, chez l'auteur de la »Henriade«, chez Réaumur, chez l'abbé Du Bos, chez Rollin, etc. L'ouverture d'esprit et parfois même la libéralité érudite des savants et gens de lettres lui permet de se sentir chez lui à Paris et de comprendre qu'il est arrivé dans le lieu central de la république des lettres. Les préjugés nationaux semblent vaincus quand il entend Fontenelle désapprouver expressément *l'impertinente question proposée par Bouhours, Si un Allemand pouvoit avoir de l'Esprit*[8]. Bref, les attraits de la vie mondaine parisienne, théâtre, concerts, promenades dont tous les visiteurs sont enchantés s'ajoutent à la richesse des bibliothèques et libraires fascinante pour le jeune protestant. Ce qui cependant semble avoir été le plus important, c'est l'expérience d'avoir été admis comme ›allemand‹ dans cette société des gens de lettres. Leurs intérêts communs pour toutes les branches de l'érudition et des belles-lettres et le respect de certaines règles sociales sont les fondements de cette bonne entente qui vaut plus que les différences religieuses entre un savant protestant et ses collègues catholiques, différences nettement exposées cependant, même dans ce récit de voyage où ils apparaissent clairement à propos de certains textes de Marot ou d'autres auteurs sensibles surtout de l'époque de la Réforme dont Jordan se plaît à commenter les éditions retrouvées.

[7] Ibid., p. 39.
[8] Ibid., p. 52.

Ce témoignage du voyage de Jordan permet de tirer quelques premières conclusions. Retrouvant la patrie de ses ancêtres, il apprécie la culture, la politesse et la bonne compagnie tout en remarquant une nette distance causée par la différence de confession. En dépit de la communauté linguistique, il est considéré comme étranger. Il se sent reconnu comme savant et membre de la république des lettres tout en étant considéré comme ›allemand‹. Le récit de ce voyage littéraire montre donc une nette distance prise par Jordan vis-à-vis de la patrie de ses pères et témoigne de la possibilité d'identification intellectuelle au sein de la communauté idéale et supra-confessionnelle de la république des lettres.

Jordan est suivi d'autres voyageurs, mais qui malheureusement n'ont pas laissé ou n'ont pas imprimé leur journal. Jacques de Pérard, prédicateur de la cour à Stettin a fait le voyage à la fin des années 1730, utilisant l'»Histoire« de Jordan et la corrigeant. Nous regrettons de n'en avoir que certains échos dans sa correspondance avec Formey. C'est cette correspondance qui garde les traces d'autres voyages, comme de celui de Louis d'Ausin, chambellan à Bayreuth qui passe par Lyon, Paris et Besançon. Il y constate le 12 janvier 1755:

Je trouve le monde bien grand, et surtout je suis enchanté de la France. On y est très poli, on trouve par ci par là de petits maîtres avec aussi petit mérite et qui me font pitié; dans l'auberge ou je loge il y a une table d'hôte composée de fort aimables gens, parmi lesquels il y a plusieurs gens d'Église, entre autres l'abbé de la Farre très aimable quoiqu'un peu libertin. Je tache de m'amuser avec ces gens-là prenant toujours bien garde de ne pas me livrer à eux[9].

Ce mélange entre fascination, imitation des usages polis, conversation spirituelle et refus de tout ce qui sent le libertinage est une réaction fréquente des voyageurs français d'Allemagne à Paris. Louis Élie Pajon de Leipzig écrit en 1754 à Formey après avoir rencontré le berlinois Louis de Beausobre à son retour de Paris: *Je trouve que le séjour de Paris lui a été fort avantageux, et qu'à l'exception d'une prononciation un peu trop parisienne, il a pris le bon de ce pays-là, et en a évité le mauvais*[10].

La possibilités de ›carrière‹ pour beaucoup de gens de lettres huguenots en Brandebourg-Prusse ainsi que leur rapprochement, encouragé par la culture protestante commune, de la vie intellectuelle en Allemagne expliquent pour une bonne partie aussi la distance vis-à-vis de la France dont font preuve les témoignages de voyage.

[9] Louis d'Ausin à Formey, Besançon, 12 janvier 1755, Fonds Formey, Staatsbibliothek zu Berlin Preußischer Kulturbesitz, désormais FF, fol. 133r.
[10] Louis Elie Pajon de Moncets à Formey, Leipzig, 27 novembre 1754, FF, fol. 21r.

II. Gens de lettres huguenots au service de la Prusse et la république des lettres

La Colonie française formée en Brandebourg suite aux privilèges donnés par le Grand Électeur Frédéric Guillaume en promulguant l'édit de Potsdam était le cadre du développement de la communauté française autour notamment des églises réformées. La Colonie possédait non seulement son administration et juridiction propres, mais surtout ses institutions charitables et ses écoles allant jusqu'au collège français[11]. Les descendants des réfugiés, formés dans le Brandebourg, au collège à Berlin, puis aux universités de Francfort-sur-l'Oder ou à Halle, ou en Suisse, pouvaient aspirer – souvent après quelques années de travail en tant que précepteur –, à un poste de pasteur, de juge ou d'enseignant dans la Colonie. Les compétences linguistiques supplémentaires – d'allemand notamment – parmi les réfugiés de la deuxième et troisième génération leur offraient en plus la possibilité d'aspirer à des postes clef à la cour ou dans l'administration prussiennes.

La proximité confessionnelle aidant, les Hohenzollern n'hésitaient pas à faire appel aux huguenots pour remplir des charges à la cour et ceci non seulement en ce qui concerne les affaires de la Colonie. Il convient de citer d'abord les exemples des prédicateurs de la cour, Jacques Lenfant et Isaac de Beausobre, qui grâce à leur bonne réputation de théologiens savants aux intérêts philosophiques sont les interlocuteurs directs de la reine et une référence pour les princes. Mathurin Veyssière La Croze, l'orientaliste et savant philologue d'esprit libéral[12] déjà mentionné est l'un de ceux qui remplissent la charge de précepteur dans la famille royale. Un autre précepteur connu c'est Jacques Égide Duhan de Jandan. L'un des fils d'Isaac Beausobre sera chargé par Frédéric II de veiller à son imprimerie. Il sera facile de dresser une longue liste de gens de lettres protestants français au service de la famille royale[13]. Il y en a aussi qui accèdent aux postes clef de l'État. Philippe de Jariges, par exemple, juriste et membre de l'Académie de Berlin, fait une carrière brillante et devient en 1748 président de la cour suprême à Berlin et, en 1755, grand chance-

[11] Voir pour plus de détails et une bibliographie remise à jour: Manuela BÖHM, Jens HÄSELER, Robert VIOLET (dir.), Hugenotten zwischen Migration und Integration. Neue Forschungen zum Refuge in Berlin und Brandenburg, Berlin 2005.

[12] Récemment étudié par Martin MULSOW, Die drei Ringe. Toleranz und clandestine Gelehrsamkeit bei Mathurin Veyssière La Croze (1661–1739), Tübingen 2001.

[13] Pierre-Paul Sagave fait commencer sa liste des précepteurs par Alexandre de Dohna, précepteur du futur Frédéric Guillaume Ier qui s'était adjoint l'informateur Jean Philippe Rebeur († 1703). Nicolas Béguelin de Courtlari (Suisse) fut précepteur du futur Frédéric Guillaume II, Guillaume Moulines l'un des précepteurs du futur Frédéric Guillaume III (1784). Jean Pierre Frédéric Ancillon participe à l'éducation du futur Frédéric Guillaume IV à partir de 1810. Voir Pierre-Paul SAGAVE, Berlin und Frankreich 1685–1871, Berlin 1980.

lier de justice et conseiller privé d'État et de guerre. Ce Charles Dantal que Françoise Waquet a sauvé de l'oubli est le dernier des lecteurs de Frédéric II. Il témoigne par son journal de l'attachement qu'il partage avec beaucoup de gens de lettres français pour le roi[14].

Revenons à l'exemple du voyageur Charles Étienne Jordan. Après le retour de son voyage, il s'installe à Berlin, reprend ses études d'histoire littéraire, fréquente les milieux érudits de la capitale et reprend ses correspondances littéraires. Il est recommandé au prince royal qui après son mariage s'apprête à s'établir à Rheinsberg et cherche un secrétaire et conseiller littéraire. Son expérience française, les contacts avec Fontenelle, Rollin, Voltaire, Thiriot, l'ont fait apparaître sans doute comme le candidat idéal pour cette position prometteuse. En 1736, Jordan accompagne le prince royal à Rheinsberg. Il corrige les lettres du prince, le conseille sur les meilleures traductions françaises des anciens, l'accompagne dans ses études et lui fait découvrir la richesse du »Dictionnaire historique et critique« de Pierre Bayle. Le goût des belles-lettres, de la poésie, l'intérêt pour la philosophie wolffienne d'abord, sceptique ensuite, sont les bases de la bonne entente entre les deux hommes. Tandis que Frédéric s'occupe de plus en plus de théorie politique, rédige l'»Anti-Machiavel«, puis sera absorbé par la première guerre de Silésie, Jordan continue ses travaux d'érudit, participe à certaines revues de Formey et s'engage avec d'autres notamment dans la réorganisation de l'Académie royale des sciences (1743/44), dont il sera le vice-président. Ce faisant, Jordan continue ses fonctions de conseiller littéraire et – pendant la guerre – de correspondant littéraire berlinois du roi, tout en jouant un rôle de relais envers l'Académie des sciences. D'autres membres du cercle amical de Rheinsberg, Chazot, Guichard, n'ont pas su agir à deux niveaux comme Jordan l'a prouvé en reliant la sphère de la cour et celle de l'Académie.

En maintenant dans la mesure du possible sa propre activité savante, Jordan prouve qu'il se partage entre l'appartenance à la république des lettres et le service de son roi. L'Académie sous Frédéric semble adopter de temps en temps les deux caractères, elle est fidèle à son protecteur et en même temps un appui de la république transnationale des lettres. Bien que se sentant ›allemands‹ par rapports aux interlocuteurs dans la patrie des ancêtres et fidèles aux Hohenzollern leurs maîtres, il y a bien des gens de lettres huguenots, qui se considèrent d'abord comme républicains des lettres. C'est peut-être à ce titre qu'ils servent au mieux leur nouvelle patrie.

Un deuxième exemple parlant est celui de Jean Henri Samuel Formey (1711–1797) qui sans avoir voyagé en France, a su nourrir de bonnes relations littéraires et académiques avec la patrie de ses ancêtres et les mettre à profit de

[14] Françoise WAQUET, Le prince et son lecteur. Avec l'édition de Charles Dantal, Les délassements littéraires ou heures de lecture de Frédéric II, Paris 2000.

sa patrie brandebourgeoise. Formey est né à Brandebourg. Il fait une carrière brillante de pasteur, devient professeur de philosophie au collège français de Berlin et finalement membre et secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences et belles-lettres de Berlin. Étant proche des milieux wolffiens à Berlin, il conçoit son enseignement de philosophie au collège d'après la logique de Christian Wolff et n'hésite pas à présenter certains écrits de Wolff sous la forme d'entretiens mondains intitulés »La Belle Wolfienne« (1741–1753). Dans ses écrits de théologie morale il s'allie aux néologues et participe – tout en utilisant le français comme langue de communication – aux discussions de l'Aufklärung protestante[15]. C'est par deux moyens qu'il maintient le contact avec la France et fait valoir ses connaissances de la vie intellectuelle allemande. D'abord sa vaste correspondance, bien enracinée en Brandebourg, s'étend pratiquement à toute l'Europe[16]. Il peut, grâce notamment à ses correspondants français, le libraire Briasson, l'abbé Trublet, l'académicien La Condamine et d'autres échanger les dernières nouvelles littéraires et entreprendre des projets de publication communs. À un autre registre, il maintient de bonnes relations épistolaires avec certains parents restés en Champagne. Le deuxième outil de communication pour lui sont ses périodiques. Formey a publié lui-même toute une série de périodiques littéraires et savants en français. Il importe de mentionner ici sa participation à la »Bibliothèque germanique«. Cette revue savante régionale, fondée en 1720 par Jacques Lenfant, Isaac de Beausobre et d'autres réfugiés berlinois de la première génération, s'est proposée de présenter aux lecteurs francophones toutes les informations concernant la vie intellectuelle en Allemagne, en Suisse et dans les pays du Nord. Grâce à leur connaissance du latin et de l'allemand et appuyés sur leurs correspondances et contacts dans la nouvelle patrie, ils la représentent au sein de la république des lettres. Formey participe aux côtés d'Isaac de Beausobre à la labeur, reprend en main une partie de la rédaction à la mort de Beausobre et continue finalement à partir de 1750 jusqu'en 1759 la »Nouvelle Bibliothèque germanique« sous sa seule responsabilité. Enraciné peut-être encore plus que Jordan dans l'Aufklärung protestante et représentant le milieu académique de Berlin, Formey peut grâce à sa correspondance, grâce à ses périodiques et autres ouvrages agir comme intermédiaire entre le Brandebourg-Prusse et le public savant francophone – en France – continuant une tradition d'échanges de la république des lettres.

[15] Martin FONTIUS, Zwischen ›libertas philosophandi‹ und ›siècle de la philosophie‹. Zum geistesgeschichtlichen Standort Formeys und der zweiten Generation der *Réfugiés*, dans: Michel DELON, Jean MONDOT (dir.), L'Allemagne et la France des Lumières/Deutsche und französische Aufklärung. Mélanges offerts à Jochen Schlobach par ses élèves et amis, Paris 2003, p. 45–68.

[16] Jens HÄSELER (dir.), La Correspondance de Jean Henri Samuel Formey (1711–1797): inventaire alphabétique. Avec la bibliographie des écrits de Jean Henri Samuel Formey par Rolf Geissler, Paris 2003 (Vie des huguenots, 29).

III. Clivages philosophiques franco-allemands

Il serait facile de multiplier les exemples – peut-être moins illustres – de gens de lettres huguenots qui tout en servant fidèlement leur nouvelle patrie, font preuve d'ouverture sur la France et notamment sur ce milieu cosmopolite qui, jusque dans la deuxième moitié du XVIIIe siècle, se réclame de la république des lettres. Cependant, c'est ce même cosmopolitisme des Lumières et l'ouverture prussienne à l'immigration philosophique qui ne tardera pas à déclencher des conflits et qui brouillera les pistes de notre analyse.

Les témoignages de voyage distinguaient constamment entre les bons et les mauvais traits des Français, entre ce qu'on pouvait imiter et ce qu'il fallait éviter. Curieusement, ce jugement bi-polaire est très fréquent, à partir des années 1750 au moins, non seulement pour les voyageurs mais aussi par rapport aux nouveautés littéraires qui viennent de Paris. L'intérêt pour les productions littéraires légères et spirituelles est infailliblement accompagné d'une grande méfiance vis-à-vis de tout ce qui sent le libertinage et la critique de la religion. Nous avons des échos de correspondants de Formey de Brandebourg, de Londres et de Genève qui sont unanimes dans ce sens et qui coïncident avec ce qu'on pense dans les milieux réformés de Berlin. Les Berlinois cependant se trouvent confrontés directement aux représentants des Lumières radicales. Aussi Jacob Vernet par exemple, écrivant en 1749 à Formey, est plein de regrets:

Je vous plains de voir arriver chez vous des La Mettrie *et gens semblables, qui en vérité n'ont qu'une lueur de bel esprit avec beaucoup de hardiesse. Cet homme-là a été comme chassé du régiment des gardes françaises dont il était médecin, et cela autant p*[ou]*r mauvaise conduite que p*[ou]*r mauvais sentiments. Si l'on laisse faire ces gens-là, il n'y aura bientôt plus de morale dans le monde. Cette contagion gagne à Paris à un point déplorable; il ne faut plus mettre en question s'il y a réellement des athées; on en trouve et en grand nombre. Que le faux bel esprit est loin du bon sens!*[17]

Il y a donc la critique de la frivolité de beaucoup de productions littéraires éphémères qui sortent de Paris et qui envahissent l'Europe, mais il y a, parmi les protestants un malaise profond sur la confrontation ouverte entre Lumières françaises et religion. Se sentant plus proches de l'*Aufklärung* modérée, ils sont nombreux à chercher une voie médiane de réformes – par la divulgation de connaissances scientifiques et par la recherche de fondements nouveaux de la morale. Basé souvent sur les idées du droit naturel, des gens comme Formey à Berlin ou Emer de Vattel à Neuchâtel mènent un double combat, à savoir contre les Lumières françaises et contre l'orthodoxie religieuse. Ainsi Formey

[17] Jacob Vernet à Formey, 25 mai 1749, Coll. Varnhagen von Ense de la Staatsbibliothek zu Berlin, conservée à la bibliothèque Jagiellonne de Cracovie.

n'avait pas hésité à entrer en lice avec Voltaire au sujet du déisme, s'attirant la »Défense de Mylord Bolingbroke«[18]. Il répond aux »Pensées philosophiques« de Diderot[19] et répond également au »Discours« de Jean-Jacques Rousseau sur l'influence des sciences sur les mœurs[20] pour chercher une ›troisième voie‹ entre la critique générale et un plat optimisme, prônant l'instruction scientifique dans les principes de morale sur la base du droit naturel.

Les gens de lettres huguenots de la deuxième et troisième génération qui bien que cultivant souvent des relations privilégiées avec la France s'engagent au sein du mouvement de l'*Aufklärung* protestante et se retrouvent sous le règne de Frédéric II dans une société cosmopolite aux débats croisés. Cette société des gens de lettres à Berlin et au Brandebourg – autour de l'Académie et de la cour de Frédéric II – est composée d'Allemands, de huguenots, de Français, de Suisses, d'Italiens, etc. Elle se forme sur la base des échanges dans le cadre de la république des lettres, et devient à plusieurs reprises le théâtre de la polarisation de la lutte des philosophes français. Il y a des divergences et des effets de groupe qui compliquent la vision qu'on pourrait essayer de dégager d'une constellation de rapports de fidélité patriotique. Ces divergences ne s'expliquent pas en ce milieu du XVIIIe siècle par la seule originalité de la position intellectuelle des immigrés huguenots en tant qu'acteurs dans les débats allemands et ›français‹, mais touchent à la dynamique des mouvements philosophiques en Europe.

[18] Voir par exemple Jens HÄSELER, Voltaire vu par Formey et ses amis, ou éléments d'une histoire de la réception de Voltaire en Prusse, dans: Ulla KÖLVING, Christiane MERVAUD (dir.), Voltaire et ses combats. Actes du congrès international d'Oxford-Paris, 2 vol., Oxford 1997, t. II, p. 969–975.

[19] Pensées raisonnables opposées aux »Pensées philosophiques«, Berlin [Leyde], C.F. Voss [E. Luzac] 1749.

[20] Examen philosophique de la liaison réelle qu'il y a entre les sciences et les mœurs, dans lequel on trouvera la solution de la dispute de M. J.-J. Rousseau avec ses adversaires sur la question proposée par l'Académie de Dijon au sujet du bien ou du mal que les sciences ont occasionné dans les mœurs, Avignon 1755.

Deutsche Zusammenfassung

Nachdem die Hoffnung auf eine baldige Rückkehr nach Frankreich geschwunden war, wurde für viele nach Brandenburg eingewanderte Hugenotten und noch stärker für die im Refuge geborene Generation die Loyalität und enge Beziehung zur neuen Heimat der bestimmende Charakterzug. Dieser wurde durch gute Möglichkeiten, in den Hof- bzw. Staatsdienst zu treten, verstärkt. Gleichzeitig lassen sich immer wieder enge Beziehungen nach Frankreich erkennen.

Bisher kaum betrachtet wurden in diesem Zusammenhang Zeugnisse von Reisen, die Hugenotten im 18. Jahrhundert nach Frankreich unternahmen. Aus dem Reisebericht von Charles Étienne Jordan und einigen brieflichen Zeugnissen anderer Reisender ergibt sich Sympathie für die französische Lebensart und Distanz sowohl zu katholischer Frömmigkeit als auch zu Erscheinungen von Libertinage. Jordan wurde in Frankreich als ›Deutscher‹ wahrgenommen und erkannte in der mit seinen Gesprächspartnern gemeinsamen Zugehörigkeit zur Gelehrtenrepublik das verbindende Element. Ein ähnlicher Befund ergibt sich für den nicht reisenden Berliner Jean Henri Samuel Formey, dem es gelang, durch seine ausgedehnten Korrespondenzen sehr gute Beziehungen nach Frankreich zu pflegen, indem er sich bewußt in den Rahmen des gelehrten Austauschs stellte, aber gleichzeitig seine familiäre Herkunft zu nutzen wußte. Die Anwesenheit französischer *philosophes* in Preußen insbesondere ab der Mitte des Jahrhunderts wurde durch die Hugenotten nicht nur als willkommene Bereicherung der frankophonen Kultur erfahren, sondern durchaus kritisch kommentiert, fühlten sie selbst sich doch stark der deutschen protestantischen Aufklärung verbunden. Dies führte dazu, daß sie Distanz zu den radikalen Positionen eines Voltaire oder La Mettrie hielten.